

LINDA DE SERRES

## Expressions de l'identité à travers le parler québécois<sup>1</sup>

### Introduction

La documentation, les médias et les conversations courantes sont truffés de mots (Gendron, 2007) et d'expressions (Bortfeld, 2003 ; Cerquiglioni, 2009) propres à un peuple. Des expressions, « il y en a dans toutes les langues, [...] le français en a beaucoup, l'anglais aussi, [...] » (Cerquiglioni, 2009). En fait, l'importance des expressions<sup>2</sup> « [...] réside dans leur omniprésence » (Mel'cuk, 2003 : 26).

On rencontre des expressions imagées dans les conversations informelles, à la radio, à la télévision et au théâtre, dans les journaux et les textes littéraires. [...] Ce sont [...] des façons rapides et efficaces de communiquer une information, un sentiment, une émotion. (Lamothe et Gingras, 2005)<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> Cet article s'inscrit dans le prolongement de projets de recherche subventionnés. Nous désirons remercier l'Université du Québec à Trois-Rivières qui nous a soutenue à l'issue des concours *Fonds d'innovation pédagogique* 2007-2008 et 2008-2009 de même que le Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport du Québec (MELS) qui nous a appuyée de 2006 à 2010 selon l'*Entente Canada-Québec pour l'enseignement dans la langue de la minorité et l'enseignement des langues secondes*.

<sup>2</sup> Il s'agit des expressions « propres à un idiome, propre à une langue. Un idiome consiste en un langage particulier à une communauté, à une région (De Villers, 1997 : 749 ; Robert, Rey-Debove, Rey, 1993 : 1122). Les expressions idiomatiques découlent d'idiomes. Alors que les vocables français *idiome* et *expression idiomatique* représentent en français des réalités distinctes, en anglais le terme *idiom* englobe à lui seul les deux sens : « Idioms are fixed phrases that mean something other than what a literal interpretation of their individual words would indicate. » (Fraser, 1970 ; Katz et Postal, 1963 ; Weinrich, 1969, dans Bortfeld, 2003 : 217). Pour obtenir une liste des expressions que nous avons exploitées à ce jour selon une approche ludopédagogique médiatisée, nous invitons le lecteur à consulter les annexes de notre article intitulé *Multimédia et apprentissage du FLE : alliage participatif pour découvrir le fil d'Ariane*, disponible dans le site <http://linguistica.uprrp.edu/>

<sup>3</sup> Quand il n'y a pas de page indiquée, c'est que la citation provient d'un site WEB non paginé.

### ***Patrimoine linguistique***

La langue constitue en ce sens une source riche d'identité d'un peuple, quel qu'il soit, belge, français, suisse ou québécois. Pour faire image, nous pourrions affirmer que la langue représente « une sorte de patrimoine linguistique [...] [où se lovent] des échos du passé » (Cerquiglini, 2009). Toutefois, nonobstant ces observations nobles et légitimes, point à l'horizon un écueil... Et il est de taille.

### ***Expressions***

Les expressions d'une langue peuvent s'avérer de véritables petites bêtes noires pour celui qui en ignore le sens. À preuve, il ne suffit pas de comprendre, par exemple, les mots *c'est* et le mot *chouette* pour, sur-le-champ, saisir ce que signifie *c'est chouette* ! Comment s'y prendre alors pour faire siennes des expressions du genre ? Une voie parmi d'autres pour les fixer en mémoire consiste à en saisir l'origine (Boers, 2000). Pourquoi ?

Se poser le problème de l'origine d'une séquence donnée implique que la structure n'est pas la création libre et régulière d'un locuteur, mais que la combinaison lui est imposée et que cet agencement a une source historique [...]. Il est donc naturel qu'on se pose le problème de l'origine des séquences figées. (Gross, 1996 : 21)

Revenons sur l'expression *c'est chouette* ! Le fait de savoir que, d'abord symbole de la beauté de la déesse Athéna adorée par les Grecs anciens, la chouette a ensuite terrifié les paysans, pour qui son hululement présageait la mort. Le fait de savoir qu'il faut attendre quelques siècles pour que le rapace recouvre sa dignité, plus précisément attendre l'époque de l'ancien français où le verbe *choëter* signifie « faire le coquet ou la coquette ». Le fait de savoir que dès lors, on a associé la chouette à la beauté, fournit des points d'ancrage en mémoire pour ultérieurement recourir à l'expression *c'est chouette* ! Et se rappeler qu'aujourd'hui l'expression a le sens de « c'est sympathique ! C'est agréable ! ».

### ***Pérennité d'expressions idiomatiques***

Les expressions idiomatiques d'une langue retiennent facilement l'attention. En revanche, comme nous venons de le signaler, se les approprier représente une tâche titanesque.

À titre anecdotique, pouvons-nous signaler que sur huit Franco-québécois âgés en moyenne de 22 ans et inscrits à un programme à notre établissement d'enseignement, l'Université du Québec à Trois-Rivières, à qui nous avons demandé d'indiquer un degré de familiarité en ce qui touche une quinzaine d'expressions idiomatiques en français,

- 4 sur 8 rapportent ignorer deux expressions
  - *payer rubis sur l'ongle*<sup>4</sup> (payer en totalité sur-le-champ) et
  - *sabler le champagne*<sup>5</sup> (festoyer) ;
- 2 sur 8 affirment ne pas connaître le sens de l'expression
  - *être dans de beaux draps*<sup>6</sup>, c'est-à-dire se trouver dans une situation embarrassante.

Sans vouloir tirer de ces données une conclusion hâtive, nous estimons que ce constat n'est possiblement pas isolé, d'où l'importance de se pencher sur l'exploitation des expressions en contexte pédagogique. À cette fin, et plus précisément à dessein de favoriser la pérennité d'expressions dont certaines québécoises, et d'en assurer la compréhension, voire une utilisation qui dépasse les frontières québécoises, nous collaborons depuis 2006, à titre de responsable scientifique, à un travail de création multimédia de nature ludopédagogique intitulé *Se donner le mot* ([www.sedonnerlemot.tv](http://www.sedonnerlemot.tv)).

### **Objectifs pédagogiques**

Dans le projet *Se donner le mot*, notre objectif est double : 1. permettre à des apprenants francophones, francophiles ou non francophones de niveaux intermédiaire et avancé, de se constituer une structure mentale explicative d'une expression ; 2. les rendre aptes à créer des relations entre les événements

---

<sup>4</sup> La couleur rubis fait référence à une goutte de vin. Anciennement, on buvait les dernières gouttes de vin. L'expression a signifié ensuite payer comptant ou jusqu'au dernier sou !

<sup>5</sup> L'origine de cette expression remonte au temps où, comme le fondeur qui d'un coup faisait couler le métal en fusion dans un moule de sable fin, le buveur, quant à lui, avalait d'un coup le contenu d'un verre. Les deux personnes, le fondeur et le buveur, répétaient un même geste, rapide et précis.

<sup>6</sup> Cette expression tire son origine du Moyen Âge. À cette époque, les gens devaient, pour se faire pardonner leurs péchés charnels, se présenter à la messe vêtus de blanc.

ou les pratiques de la vie franco-qubécoise (de Serres, 2009a). En d'autres mots, comme le souligne à juste titre un critique français appelé à fournir une évaluation critique du matériel pédagogique *Se donner le mot* :

L'objectif à travers ces ensembles de jeux est l'amélioration des compétences linguistiques, sociolinguistiques et socioculturelles des apprenants. Il s'agit de les aider à acquérir une meilleure maîtrise de la langue maternelle, seconde ou étrangère par une connaissance plus fine du lexique, de la sémantique, un niveau supérieur de communication (dialogue, échange, interaction) et enfin, une meilleure connaissance de la culture de l'espace francophone. (Lucchinacci, 2009 : 18)

Notre article a trait à quelques expressions, à la fois imprégnées d'identité et bien vivantes dans le parler québécois. Nous choisissons de limiter notre spectre à deux parmi celles que nous avons exploitées à ce jour. Après avoir présenté des repères historico-culturels sur le parler québécois, nous verrons, parmi tous les possibles, une façon de rendre « agréablement apprenables » et réutilisables ces expressions au quotidien. Mais avant de ce faire, attardons-nous à circonscrire en quoi consiste une expression idiomatique.

### **Expressions idiomatiques**

L'expression idiomatique repose sur une convention sociolinguistique où une forme linguistique – généralement en bonne partie figée – suscite un sens donné, partagé au sein d'une collectivité définie » (de Serres, 2009a : 5 ; 2009b). Les expressions mettent au jour un « langage contextualisé » de mots connus qui, soudainement, se métamorphosent grâce à de nouvelles combinaisons. Hors de son contexte, une expression n'a pas de sens :

[...] utterance and situation are bound up inextricably with each other and the context of situation is indispensable for the understanding [...] (Malinowski, 1924 : 307).

Dans cette optique, nous endossons le leitmotiv du contextualisme.

### **Expressions et préjugés**

Il n'est sans doute pas inutile de signaler qu'une même expression recèle parfois des siècles durant de divergences entre deux cultures données.

Les Français, par exemple, comme les Hongrois et les Polonais disent « filer à l'anglaise<sup>7</sup> » lorsqu'une personne part en vitesse sans dire un mot<sup>8</sup>. Il est

---

<sup>7</sup> « Les jeunes soldats de l'École militaire Saint-Cyr à Versailles appelaient les toilettes *L'anglais*. L'origine de cette expression remonte au XIX<sup>e</sup> siècle où l'on utilisait l'expression *pisser*

intéressant de remarquer que les Anglais diront « filer à la française » (take a French leave) dans la même situation. De plus, les Anglais, lorsqu'ils jurent, disent « Excuse my French » (Excusez mon français). Par ailleurs, « One Englishman can beat three Frenchmen » (un Anglais peut vaincre trois Français) est une autre expression très répandue parmi les Anglais, mais méconnue chez les Français. (Huber-Kriegler, Lázár, Strange, 2005 : 95)

Force nous est donc de constater que la langue peut, quasi à notre insu, véhiculer des préjugés sur les gens d'autres cultures.

Ces stéréotypes [...] sont parfois drôles, parfois ironiques, mais il faut reconnaître que quelques-uns font rejaillir sur un peuple un jugement négatif qui contribue à disséminer des préjugés [...]. (Huber-Kriegler, Lázár, Strange, 2005 : 95)

Quittons un moment ce registre des préjugés pour en explorer un autre.

### ***Expressions similaires de sens différent, interpeuples***

Il se trouve des expressions, communes à deux peuples, mais qui revêtent chez chacun un sens différent. En voici un exemple.

Attestée à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle (1690), l'expression *être un panier percé* est attribuée à une personne qui dépense sans compter, de manière excessive. Le syntagme *panier percé* s'est ensuite employé avec une autre valeur. On disait : *il est bête* ou *il est sot comme un panier percé* pour signifier, au figuré, une personne sans mémoire, qui oublie tout, à l'instar du panier percé dont fuit tout contenu.

Au Québec, aujourd'hui, cette expression sert à qualifier quelqu'un qui ne peut garder un secret. On entend : *ce jeune est un véritable panier percé*, c'est-à-dire qu'il rapporte à ses copains tout ce qu'on lui dit. En France toutefois, encore aujourd'hui, *être un panier percé* a gardé son sens imagé premier, celui d'une personne qui dépense à excès. Dans le matériel pédagogique de *Se donner le mot*, au cours d'une saynète où est exploitée en contexte cette

---

*à l'anglaise* qui signifiait quitter un rendez-vous sous le prétexte d'un besoin urgent. Cette manœuvre était autrefois considérée comme un accroc au protocole. Chaque nation, anglaise ou française, a rejeté sur l'autre la paternité d'une telle incorrection. Pour cette raison, aujourd'hui si on la compare en français et en anglais, l'expression est plutôt rigolote. » (de Prell, Wouters, Remy, 2000 : 244)

<sup>8</sup> Nous invitons le lecteur à consulter le *Carnet de l'abonné* dans le site [www.sedonnerlemot.tv](http://www.sedonnerlemot.tv), sous l'expression *filer à l'anglaise*.

expression, deux comédiens prénommés Pierre et Christopher échangent comme suit.

- CHRISTOPHER

J'aurais dû me douter que tu étais incapable de garder un secret ! Un véritable panier percé, voilà ce que tu es!

- PIERRE intrigué, l'air de se demander pourquoi Christopher lui dit ça  
Moi, un « panier percé » ? Parce que je dépense un peu trop ?

- CHRISTOPHER

Non! « Panier percé » dans le sens canadien du terme : quelqu'un à qui on ne peut pas confier de secrets sans qu'il y ait des fuites !

### ***Expressions différentes de sens parent, interpeuples***

Outre une même expression qui revêt un sens différent d'un peuple francophone à l'autre, il en est d'autres qui, au contraire, sont différentes et pourtant elles affichent un sens parent. Citons trois exemples en guise d'illustration.

« Au Québec, on dit *en criant lapin* ou *en criant ciseau* alors qu'en France, ce sera plutôt *en cinq sec* ou *en trois coups de cuiller à pot* » (Lamothe et Gingras, 2005). Dans tous les cas, les expressions signifient une action accomplie rapidement et avec aisance.

On dit en Belgique : c'est chou vert ou vert chou<sup>9</sup>, alors que l'expression, si elle n'est pas inconnue en France, y a pour correspondant usuel : c'est bonnet blanc ou blanc bonnet [c'est-à-dire] les deux choses se valent. (Hanse et Blampain, 2005 : 141)<sup>10</sup>

Entre des gens qui partagent une même langue, parfois plus d'une expression peut aussi avoir cours pour dire une même chose. Pour illustrer cette affirmation, prenons le scénario suivant : une pluie fort abondante s'abat sur nous. Les Français s'exclameront *il pleut des hallebardes* ou *il pleut des cordes* ; de la bouche des Québécois nous entendrons *il tombe des clous*,

---

<sup>9</sup> Cette expression avec le vocable *chou* n'est pas sans nous rappeler celle de *faire chou blanc*, à l'origine des plus intéressantes. Autrefois, au jeu de quilles, on disait d'un joueur qui n'avait pas marqué un seul point qu'il avait fait « coup blanc ». Or, dans le Berrichon, le mot « coup » se prononçait « choup ». L'expression est restée et est toujours employée de nos jours.

<sup>10</sup> Dans ces exemples une autre dimension retient évidemment notre attention, celle de l'adjectif de couleur qui peut soit précéder soit succéder le mot. Or, rappelons qu'en français, un ancien usage permettait à l'adjectif de couleur de justement précéder le nom, et voilà qu'il en reste des traces à ce jour dans des usages régionaux d'expressions.

*il pleut à boire debout* ou, encore, *il mouille à siaux*. Nous avons là cinq expressions courantes pour signifier la tombée d'une forte pluie et, chacune à sa façon, provoque des images fortes à l'esprit des locuteurs. Nous pourrions ainsi multiplier les exemples, mais *revenons à nos moutons* et penchons-nous sur le fait étymologique<sup>11</sup>.

### **Étymologie et expressions**

Sur le plan pédagogique, nous savons que familiariser l'apprenant francophone ou non francophone à l'origine étymologique<sup>12</sup> d'une expression idiomatique concourt à une aide mnémotecnique additionnelle (de Serres, 2009) : « only historical linguistic research can reveal the original motivation behind an idiomatic expression and how it may have shifted over time. » (Malt et Eiter, 2004 : 903)<sup>13</sup>

De plus, comme en témoigne un critique en ce qui touche *Se donner le mot*, le matériel proposé permet de réfléchir

[...] sur la langue, sa richesse, son fonctionnement à travers [des] [...] activités qui vont aider les apprenants à prendre conscience des champs actanciels, de la polyvalence des verbes, de la polysémie des mots qui les fait apparaître au sein de nombreuses expressions [...]. (Lucchinacci, 2009 : 15)

---

<sup>11</sup> Il serait faux d'avancer que « [...] l'étymologie est une discipline froide, hermétique, réservée à une élite de savants et d'érudits : les gens peu lettrés ressentent également le besoin de donner un sens – cohérent, imagé, poétique, peu importe – aux mots désignant les réalités qui les entourent. [...] » (Joncas, 2002a : 101).

<sup>12</sup> Dans la documentation, on relève au moins six types d'origine étymologiques (Gross, 1996 : 22-23) : 1. les événements historiques, p. ex. : *franchir le Rubicon, être riche comme Crésus*. 2. les événements mythologiques, p. ex. : *une pomme de discorde, nettoyer les écuries d'Augias*. 3. les événements religieux, p. ex. : *séparer le bon grain de l'ivraie, nul n'est prophète en son pays*. 4. les réminiscences littéraires, p. ex. : *on a souvent besoin d'un plus petit que soi, à vaincre sans péril on triomphe sans gloire*. 5. les particularités propres à des figements de l'histoire linguistique interne, p. ex. : *chercher noise*, c'est-à-dire chercher délibérément la querelle avec quelqu'un ; on note dans cette dernière expression l'absence de l'article pourtant indispensable en français. 6. les particularités syntaxiques propres à des réalités sociologiques, p. ex. : *tenir le haut du pavé, faire quartier*. Pour bien se renseigner en français sous l'angle étymologique *per se*, le lecteur peut consulter avec profit le site <http://www.mon-expression.info/>. On y propose plus de 200 expressions idiomatiques réparties dans une dizaine de catégories thématiques.

<sup>13</sup> Outre le site [www.sedonnerlemot.tv](http://www.sedonnerlemot.tv), le [http://www.tv5.org/TV5Site/webtv/video-6834-Prendre\\_la\\_poudre\\_d\\_escampette.htm](http://www.tv5.org/TV5Site/webtv/video-6834-Prendre_la_poudre_d_escampette.htm) présente également l'étymologie d'expressions. Si le contenu étymologique s'équivaut d'un site à l'autre, la façon de le présenter diffère quant à elle (voir *graisser la patte ; prendre la poudre d'escampette*).

Toutes ces dimensions s'imposent dans l'enseignement-apprentissage des expressions et il y a plus encore.

### **Transparence et opacité des expressions : un continuum**

En ce qui touche le traitement cognitif d'une expression même, nous devons retenir que plus faible est le degré de transparence sémantique ou d'imageabilité d'une expression (de Serres, 2009a), plus élevé sera le degré d'appui de l'apprenant ou du locuteur sur le contexte ou sur des indices donnés.

Par exemple, pour comprendre l'expression *prendre la poudre d'escampette*<sup>14</sup> (s'enfuir), l'apprenant doit s'appuyer fortement sur le contexte étant donné l'hermétisme ou l'opacité de la succession des mots. En revanche, une expression telle que *jeter l'ancre* (s'installer), possède un haut degré de transparence. Ses composantes lexicales mêmes nous éclairent sur son sens et elle est, par conséquent, plus aisément saisie. Enfin, plusieurs expressions occupent une place centrale sur ce continuum, c'est-à-dire qu'elles ne semblent *ni faciles ni difficiles* (p. ex. : *être un panier percé*).

### **Préoccupation pédagogique**

Nous l'avons évoqué brièvement plus tôt, à l'instar d'autres chercheurs, au cours de notre réflexion nous nous sommes demandé comment explorer la réalité du parler québécois à travers son lexique et ses expressions ; comment intégrer les expressions idiomatiques à l'enseignement de la langue ; comment concevoir des ressources contemporaines qui soient ludo-pédagogico-efficaces. Et nous croyons, bien modestement, y être parvenue.

Nous avons créé trois outils connexes et complémentaires destinés au grand public et aux pédagogues (Groupe ECP et de Serres, 2007-2008). Le premier consiste en plusieurs modules de jeux participatifs dans le Web pour manipuler en autonomie les expressions cibles et d'autres connexes, les deux autres en des sketches humoristiques pour illustrer en contexte chaque expression et son étymologie ainsi que de nombreux jeux pour apprendre, s'amuser et exceller avec les expressions en salle de classe, entre pairs. Avant de fournir des

---

<sup>14</sup> Le mot *escampe* vient du moyen français et signifie fuite. Le diminutif *et* trouvé dans *escampette* renvoie à une petite fuite. Le mot *escampette* n'a subi aucun changement orthographique entre le XVIII<sup>e</sup> et le XXI<sup>e</sup> siècles.



modèles d'exploitation pour deux expressions québécoises, incurvons notre réflexion pour nous pencher un moment sur la langue française et ses expressions en feu Nouvelle-France.

### ***Langue française en Nouvelle-France***

À la base, il faut savoir que « la langue parlée par les premiers colons était vraiment le français » et se rappeler où cette langue prenait source, c'est-à-dire [...] *dans les provinces de France [telles que la Normandie, Anjou, Poitou, Saintonge], où circulait une variété de français populaire, plutôt que dans les cercles cultivés de la capitale parisienne.* (Poirier, 2008 : 13)

Au XVI<sup>e</sup> siècle, pendant qu'à Paris, les mots à connotation populaire étaient tous élagués du prétendu bon usage de la cour du roi, en Nouvelle-France, tout ce remue-ménage – faute de dire ce remue-ménages – n'avait pas lieu (Poirier, 2008 : 11). Par conséquent, le parler québécois a été et demeure en ce XXI<sup>e</sup> siècle « un parler typé ».

[...] aussi varié que celui parlé dans son pays d'origine [...] ni plus archaïque ni plus ancien que celui d'Europe : il a simplement évolué différemment à travers les siècles. La différence entre le français du Canada [Québec] et celui d'Europe est similaire à celle de l'anglais britannique et l'anglais américain, ou celle entre l'espagnol du Mexique et celui d'Espagne. (Nadeau, Barlow, 2009 : 26)

Pour l'essentiel, il importe donc de garder en mémoire ce qui suit :

[l]e français que nous parlons au Québec nous vient des régions et non de Paris, où la langue s'est peu à peu codifiée au 16<sup>e</sup> siècle. Il en a résulté une variété épurée du français qu'on a mise sur un piédestal. (Poirier, 2009 : 14)

Il est dans cette optique du français québécois opportun de préciser que dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, on trouve au Canada français, sous la plume de gens instruits plusieurs canadianismes. Par exemple le mot *couverte* au lieu de *couverture* et l'expression *faire son grand barda* pour signifier *faire son grand ménage*. « Ces mots paraissent appartenant à la langue de tout le monde » (Poirier, 2008 : 14). À tel point d'ailleurs qu'on peut les relever dans la correspondance d'un notaire et député du nom de Papineau. Il s'agit de Joseph Papineau, le père de celui grâce à qui nous connaissons aujourd'hui, au Québec, l'expression *avoir la tête à Papineau*, c'est-à-dire Louis-Joseph Papineau, le fils. Prenons appui un moment sur cet exemple pour montrer en quoi le parler québécois comporte en ce XXI<sup>e</sup> siècle des tournures lui étant

particulières (voir Laroche, 2000), des tournures qui émanent d'enjeux d'ordres politique, culturel ou autres.

### ***Avoir la tête à Papineau***

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Canada est divisé en deux provinces : le Bas-Canada (francophone) et le Haut-Canada (anglophone). Louis-Joseph Papineau est un francophone né à Montréal en 1786. Il est président de la Chambre d'assemblée du Bas-Canada et chef du Parti patriote pendant 22 ans, de 1815 à 1837. Bien que les Canadiens-français soient plus nombreux que les Canadiens-anglais en Chambre d'assemblée, il n'en demeure pas moins que ce sont les Canadiens-anglais qui dominent et prennent les décisions. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, en 1837, se produit ce que l'histoire retiendra comme *la rébellion des patriotes*. Papineau et les patriotes se rebellent contre des injustices. Malheureusement, le tout se solde par un échec et force Papineau à s'exiler aux États-Unis, puis en France.

Malgré cette fin désolante, la forte popularité dont a joui Papineau à l'époque, et par-dessus tout, la reconnaissance de son intelligence hors du commun, restent bien vivantes encore de nos jours, au Québec, dans l'expression *avoir la tête à Papineau*. Et il y a plus encore. De cette expression des dérivés ont vu le jour comme *c'est la tête à Papineau !* ou, autrement, à la forme négative, *ça ne prend pas la tête à Papineau ! ; ce n'est pas la tête à Papineau !* On recense régulièrement toutes ces expressions dans les journaux québécois quotidiens, entre autres.

La tête à Papineau immortalisée ! [titre]. C'est un Papineau ! Il a la tête à Papineau. Ou encore, ce n'est pas la tête à Papineau ! Autant d'expressions idiomatiques associées au patronyme Papineau, autant de manières de dire pour reconnaître chez une personne un esprit nettement supérieur ou non à la moyenne des gens. (Le Soleil, 2002 : B7)

Dans la trousse ludopédagogique multimédia *Se donner le mot*, l'exploitation en contexte de l'expression s'effectue d'abord dans une saynète de deux minutes où est dévoilée l'étymologie<sup>15</sup>. Ensuite, la même expression est

---

<sup>15</sup> Afin de fixer en mémoire cette expression d'une part et de permettre au locuteur d'en comprendre les finesses, dans le projet multimédia auquel nous avons fait référence plus tôt, nous avons choisi de la traiter de concert avec deux autres voisines : *réussir haut la main* et *avoir la bosse de quelque chose*. L'étymologie de l'expression *avoir la bosse de quelque*

réexploitée dans des modules de jeux participatifs dans Internet ; il s'agit plus précisément de quatre jeux entrecoupés d'un *Entracte*, question de respecter la métaphore du théâtre omniprésente dans cette trousse. L'*Entracte* consiste en un clip d'une minute où le linguiste québécois de renommée, Jacques Laurin, met en valeur les mots clés d'une expression. En dernier lieu, pour couronner le tout, la trousse propose aux pédagogues des activités clés en main, à effectuer entre pairs, en salle de classe, à dessein de favoriser chez les apprenants une appropriation et une réutilisation de l'expression au quotidien. Venons-en maintenant à une seconde et dernière expression québécoise que nous souhaitons mettre en valeur : *faire un lac-à-l'épaule*.

### ***Faire un lac-à-l'épaule***

En 1962, le ministre québécois Jean Lesage a créé un précédent : il a tenu une réunion secrète dans une région du Québec appelé le Parc des Laurentides, plus précisément dans un endroit nommé le lac à l'Épaule. Depuis, le toponyme est substantivé puisqu'on l'écrit désormais avec des traits d'union et en lettres minuscules (lac-à-l'épaule) ; les verbes *faire* ou *tenir* sont indifféremment utilisés pour cette expression. Depuis quelque 50 ans maintenant, l'expression *tenir un lac-à-l'épaule* ou *faire un lac-à-l'épaule* est passée à la postérité pour désigner une rencontre importante tenue à l'écart, souvent dans un endroit naturel et vivifiant, réunion au cours de laquelle les participants se rassemblent pour définir de grandes orientations, s'entendre sur des actions à entreprendre, faire le point ou, simplement, se ressourcer.

### ***Conclusion***

Ambitieuse de favoriser la pérennité d'expressions idiomatiques dont certaines Québécoises, et d'en assurer la compréhension, nous avons présenté

---

*chose* se lit ainsi : vers 1820, le médecin allemand Franz Josef Gall élabore une théorie nommée la phrénologie. *Phreno* signifie intelligence et *logos*, étude. Selon cette théorie, chaque zone du cerveau commande une aptitude. De petites bosses (côtes) sur le crâne indiquent des aptitudes pour certains domaines – mathématiques, musique. De là naît l'expression *avoir la bosse de quelque chose* pour qualifier le don naturel de quelqu'un dans un domaine particulier. On dit, par exemple, *avoir la bosse des mathématiques*.

le fruit d'un travail de création multimédia de nature ludopédagogique intitulé *Se donner le mot* ([www.sedonnerlemot.tv](http://www.sedonnerlemot.tv)). Nous avons vu que cette ressource pédagogique se déploie en trois axes : des saynètes pour mettre en contexte l'expression présentée et en dévoiler l'étymologie ; des modules de jeux participatifs dans Internet ; des jeux de réutilisation entre pairs pour la salle de classe. Enfin, nous avons relevé l'importance de mettre en valeur l'étymologie des expressions idiomatiques pour faciliter leur ancrage en mémoire.

Grâce à l'étymologie, tout lecteur attentif se rappellera sans doute le député Louis-Joseph Papineau. Cet homme qui possédait une intelligence hors du commun, qui a incité les foules à faire valoir leurs droits légitimes et à reconnaître les abus des dirigeants anglais celui qui, parmi d'autres, a dénoncé les pratiques du Conseil législatif qui, « dominé par une minorité anglaise, bloquait d'importants projets de loi votés à la Chambre d'Assemblée par les députés canadiens-français, pourtant majoritaires » (Joncas, 2002 : 102). Tel est le terreau fertile duquel a émané une expression encore bien vivante à ce jour, c'est-à-dire quelque deux siècles plus tard : *avoir la tête à Papineau* ou pire, *ne pas avoir la tête à Papineau* puisque, tel que nous l'avons mentionné, cette expression se veut de connotation tantôt positive, tantôt négative.

Comme nous l'avons signalé au passage, l'enseignement d'expressions semblables dans un cours de langue atténue les frontières langue-discours : « la mobilisation de ces "briques" préconstruites [...] » (Grossman et Tutin, 2003 : 6) devient un atout facilitant, une plus-value qui offre une réelle authenticité aux échanges, de nature orale ou écrite.

Si plus d'un auteur relève l'aisance avec laquelle des locuteurs natifs saisissent le sens de collocations ou d'expressions figées dans leur langue première, en langue seconde ou étrangère toutefois personne ne remet en question les efforts nécessaires pour les acquérir (voir Cieślicka, 2006 : 116). « Elles sont parmi les plus difficiles à maîtriser par les apprenants, même de niveau avancé [...] » (Grossman et Tutin, 2003 : 6).

Cette difficulté surmontée, étonnamment, peu à peu, on éprouve cependant une affection particulière pour certaines d'entre elles. « C'est une merveille

l'expression imagée<sup>16</sup>, parce que c'est poétique, c'est étonnant, ça bouge tout en restant constant, c'est un vieux passé de la langue qu'on utilise tous les jours » (Cerquiglini, 2009).

L'apprentissage d'expressions québécoises ou autres, en langue première ou seconde ou en langue étrangère, quoique ardu de prime abord, se voit vite récompensé quand, au cours de lectures, par exemple, ou lors de l'écoute d'un téléjournal ou, encore, dans le courant d'une conversation, émerge une tournure insolite comme *ah ! Quelle tête à Papineau tu as !* ou, encore, *il faudrait faire un lac-à-l'épaule pour discuter cette question épineuse !* C'est là une voie d'accès au génie socio-culturo-historico-linguistique de chaque peuple, *un véritable fil d'Ariane* pour se rire de prétendues *épées de Damoclès* dont on qualifie parfois certaines expressions idiomatiques.

Tout bien considéré, pouvons-nous en terminant insister sur un considérant que vous tous, lecteurs attentifs, endosserez sans doute prestement. *Ça ne prend pas la tête à Papineau* pour se convaincre de l'importance des expressions idiomatiques dans le patrimoine linguistique d'un peuple. Cependant, il peut s'avérer aisément justifié et justifiable de *tenir un lac-à-l'épaule* sur la question, tout particulièrement lors de la semaine de la francophonie, moment où se fécondent lexique et style !

### Références bibliographiques

- BOERS Frank (2000), « Metaphor Awareness and Vocabulary Retention », *Applied Linguistics*, 21, n° 4, p. 553-571.
- BORTFELD Heather (2003), « Comprehension Idioms Cross-Linguistically », *Experimental Psychology*, 50, n° 3, p. 217-230.
- CERQUIGLINI Bernard (2009), *Le professeur éclaire notre lanterne !*  
[http://www.tv5.org/TV5Site/publication/galerie-327-16-Entretien\\_avec\\_Bernard\\_Cerquiglini\\_7\\_35.htm](http://www.tv5.org/TV5Site/publication/galerie-327-16-Entretien_avec_Bernard_Cerquiglini_7_35.htm)

---

<sup>16</sup> Contrairement à Bertocchini et Constanzo (2008), Cerquiglini (2009) n'établit pas une distinction entre les expressions imagées (*tomber dans les pommes*, *pleurer comme une Madeleine*) et celles idiomatiques (*casser sa pipe*, *se reposer sur ses lauriers*).

CIEŚLICKA Anna (2006), « Literal salience in on-line processing of idiomatic expressions by second language learners », *Second Language Research*, 22, n° 2, p. 115-144.

DE PRELL Patricia, DE WOUTERS Marlène et REMY Robert A. (2000), *Le guide de l'étiquette et du savoir-vivre*, Bruxelles, Éditions Racines.

DE SERRES Linda (2009a), « Multimédia et apprentissage du FLE : alliage participatif pour découvrir le fil d'Ariane », in : *Actes du 1er Colloque international sur l'enseignement du français dans la Caraïbe, Numéro spécial*, vol. 2, n° 2, p. 55-71. <http://linguistica.uprrp.edu/>

DE SERRES Linda (2009b), « Sabler le champagne dans la classe de français : un défi relevé », Communication de 75 minutes prononcée au Congrès de l'American Association of Teachers of French (AATF), San Jose, Californie, États-Unis, du 2 au 5 juillet 2009.

DE VILLERS Eva (1997), *Multidictionnaire de la langue française*, Québec, Québec Amérique.

GENDRON Jean-Denis (2007), *D'où vient l'accent des Québécois ? Et celui des Parisiens ?* Québec, PUL.

GROSS Gaston (1996), *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Paris, Ophrys.

GROUPE ECP inc. et DE SERRES Linda (2007-2008), *Modules de jeux participatifs : expressions idiomatiques*. <http://www.sedonnerlemot.tv>

GROUPE ECP inc. et DE SERRES Linda (2007-2008), *Trousse pédagogique Se donner le mot. DVD de 80 minutes avec 40 capsules audiovisuelles et trois guides pédagogiques (apprendre, s'amuser, exceller)* sur cédérom en format PDF, Québec : GRICS.

[http://video.collectionvideo.qc.ca/catalogue/affiche\\_info\\_serie.asp?codeSerie=880](http://video.collectionvideo.qc.ca/catalogue/affiche_info_serie.asp?codeSerie=880)

HANSE Joseph et BLAMPAIN Daniel (2005), (5e éd.), *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne*, Belgique, De Bœck, Éditions Duculot.

<http://linguistica.uprrp.edu/>

<http://www.mon-expression.info/>

<http://www.sedonnerlemot.tv>

<http://www.tv5.org>

[http://www.tv5.org/TV5Site/webtv/video-6834-Prendre\\_la\\_poudre\\_d\\_escampette.htm](http://www.tv5.org/TV5Site/webtv/video-6834-Prendre_la_poudre_d_escampette.htm)

HUBER-KRIEGLER Martina, LÁZÁR Ildikó et STRANGE John (2005), *Miroirs et fenêtres – Manuel de communication interculturelle*, Autriche, Conseil de l'Europe.

JONCAS Geneviève (2002a), « Quand étymologie savante et étymologie populaire se confrontent », *Québec français*, n° 124, p. 101.

JONCAS Geneviève (2002b), « Dites-moi quels sont vos symboles et je vous dirai qui vous êtes... », *Québec français*, n° 126, p. 102-105.

JONCAS Geneviève (2008), « Virage à 180 degrés : des Canadiens devenus Québécois », *Cap-aux-diamants*, n° 96, p. 24-28.

LAMOTHE Raymonde et GINGRAS René (2005), *1000 images sur le bout de la langue*.  
<http://www.ccdmd.qc.ca/ressources/?id=1112>

LAROCHE Hervé (2000), *Petit lexique des mots et expressions du Québec*.  
<http://www.angelfire.com/pq/lexique/index.html>

LUCCHINACCI Denis (2009), « Analyse de l'ensemble multimédia *Se donner le mot* », *Alsic*, vol. 12, 2009, p. 72-89. <http://alsic.revues.org/index1259.html>

MEL'CUK Igor (2003), « Collocations : définition, rôle et utilité », *Les collocations. Analyse et traitement*, Amsterdam, Éditions De Werelt, p. 23-32.

NADEAU Jean-Benoît et BARLOW Julie (2009), « Le Québec aujourd'hui : à la fine pointe du monde francophone », *Revue de l'American Association of Teachers of French*, vol. 35, n° 2, p. 25-27.

ROBERT Paul, REY-DEBOVE Josette, REY Alain (1993), *Petit Robert*, Paris, Le Robert.

POIRIER Claude (2008), « Les débuts de l'aventure du français en Amérique du Nord », *Cap-aux-diamants*, n° 96, p. 14 à 17.

SOLEIL (LE) (le 7 mai 2002), « La tête à Papineau immortalisée ». p. B7.

---

LINDA DE SERRES

Université du Québec à Trois-Rivières  
Courriel : [linda.de.serres@uqtr.ca](mailto:linda.de.serres@uqtr.ca)